

**Les perspectives de contrôle social offertes par la substitution du
béhaviorisme aux mentalismes**

David LESUEUR et Esteve FREIXA i BAQUÉ

SOMMAIRE

Introduction	3
<u>I. Les Utopies classiques</u>	
1. La République	8
2. L'Utopie	
2.1 Une critique de son temps	15
2.2 L'île d'Utopie	18
3. La Nouvelle Atlantide	23
4. Walden	24
<u>II. Béhaviorisme et planification des cultures</u>	
1. Skinner	
1.1 Science et psychologie	33
1.2 Une critique des valeurs occidentales	35
1.3 Une critique de la démocratie	42
2. Les solutions béhavioristes	45
2.1 Les procédures de contrôle	46
2.2 Le béhaviorisme à l'épreuve de la réalité	50
2.3 Le critère de survie	56
Conclusion	61
Bibliographie	63

De temps immémorial, les sociétés se sont construites sur la base du contrôle des comportements des individus qui les composent. C'est-à-dire qu'il s'est toujours agi pour les dirigeants de rechercher la difficile harmonie des aspirations hétéroclites des individus et de l'intérêt général. Pas question, en effet, que la libre et pleine réalisation des désirs personnels des individus n'entrave le fonctionnement général. Pas question non plus, dans la recherche d'une société viable et durable, de frustrer chacune des aspirations les plus intimes des individus.

Des théoriciens ont dégagé de longue date des règles qui leur semblent nécessaires à la vie en commun de nombreux individus. Les textes religieux sont de ces écrits les plus anciens dont nous disposons, mettant à la disposition des Hommes des dogmes sensés régir adéquatement leur vie. Les philosophes, également, ont été nombreux, dans un esprit plus dialectique, à mettre en exergue les principes d'une société idéale. Platon n'est dans cette perspective que l'un des premiers d'une longue succession de philosophes politiques, dont différents aspects de l'analyse ont été repris et appliqués dans les divers systèmes politiques qui ont fleuri à travers le monde ces derniers siècles.

Dans la recherche d'une société idyllique, les idéologies candidates n'ont donc pas manqué, plus ou moins heureuses dans leur application à l'échelle de populations parfois très nombreuses.

Mais au 20^{ème} siècle, la révolution épistémologique caractérisant la recherche en psychologie va bouleverser les conceptions traditionnelles relatives à l'être humain. Le développement du béhaviorisme au milieu du siècle ouvre une voie de recherche dont la portée des résultats témoigne de l'ouverture de la psychologie à l'investigation scientifique. Jusque-là, en effet, l'explication en psychologie résidait dans un mentalisme plus ou moins obscur et abscons accolé au comportement même à expliquer. La généralité de cette homonculisation n'avait d'égale que l'ignorance et l'incapacité à identifier et définir les causes véritables des conduites. La compréhension du rôle de l'environnement dans le modelage des

comportements ouvrait ainsi la voie à des expérimentations permettant de dégager les lois qui régissent le comportement des organismes. Changement de taille qui libérait la psychologie de la seule analyse structurale, toute pré-scientifique, pour lui assigner, en tant que discipline scientifique, les fonctions de compréhension, de contrôle et de prédiction du comportement.

Et, comme des autres disciplines contrôlées par une méthodologie scientifique, est née de la science comportementale une technologie applicable au quotidien, et visant l'amélioration de la qualité de la vie. Skinner, qui en adoptant la méthodologie béhavioriste mit en évidence le conditionnement opérant, a clairement perçu la richesse des implications pratiques découlant de l'analyse scientifique du comportement humain. Et, dans ce contexte, il publia en 1948 le roman utopique *Walden Two*, décrivant la vie d'une communauté régissant son fonctionnement à partir des lois comportementales dégagées par l'analyse expérimentale du comportement.

Dans cette société, tous les aspects importants de la vie - l'éducation, l'économie, le travail, les loisirs - sont manipulés de manière à optimiser le bonheur, c'est-à-dire la satisfaction personnelle de chaque membre. L'utopie la plus éclairée qui soit n'allait pas manquer d'inspirer force émules à la recherche d'un mode de vie alternatif, au sortir d'une guerre qui avait engendré bien des désillusions sur l'humanité.

En quoi le principal modèle de vie issu du béhaviorisme diffère-t-il fondamentalement des précédentes spéculations utopiques ? Qu'est-ce qui précisément fait sa qualité, et lui confère un intérêt qui dépasse le plan littéraire ?

Nous présenterons dans un premier temps quelques célèbres utopies qui ont jalonné l'histoire, en nous penchant sur la nature du style de vie qu'elles défendent.

Dans un second temps, après avoir situé la place de *Walden Two* dans l'œuvre de Skinner, nous étudierons la nature de ses propositions et nous nous interrogerons sur l'originalité de leur apport.

Ainsi, l'utopie remplit-elle une triple fonction : en nourrissant le rêve d'une société meilleure (...), elle alimente l'espoir rétrospectif d'une transformation volontaire du monde réel; en décrivant l'organisation idéale de ce monde inaccessible, elle favorise la prise de distance critique à l'égard des institutions politiques et sociales inégalitaires dans lesquelles nous vivons; en opposant la possibilité d'une autre vie à l'esprit d'accoutumance et d'acceptation de ce qui nous entoure, la démarche utopique peut devenir une invitation à la contestation pratique, en tout cas, un refus de la résignation au malheur de vivre.

C. Mazauric.

I **LES UTOPIES CLASSIQUES**

De nombreuses utopies ont fleuri au cours des longs siècles qui ont précédé l'avènement de l'étude expérimentale du comportement. Toutes consistent en la description d'une vie idéale, et en la mise en avant des moyens ou solutions imaginés pour la réaliser. Le point commun de ces spéculations consiste en leur assise sur des conceptions traditionnelles, non scientifiques, de l'être humain. Nous ne nous pencherons que sur quelques-uns des plus célèbres écrits utopiques, de manière à illustrer les différentes méthodes préconisées.

1. La République de Platon

Platon, au cinquième siècle avant J-C, développe dans *La République* les règles qui lui semblent présider à une société idéale. La cité qu'il propose est dirigée par un roi-philosophe qui dans sa qualité de philosophe, sait ce qu'il convient de faire et, dans sa qualité de roi, a le pouvoir de le faire appliquer.

Le philosophe grec, par la valorisation des compétences humaines d'un chef juste et raisonnable, met de fait en exergue une solution politique à la réalisation d'une cité heureuse. "L'humanité sera heureuse un jour, quand les philosophes seront rois, ou quand les rois seront philosophes."

Platon a vu son ami et maître Socrate, "le plus juste des hommes", condamné à mort par les "démocrates"; sans doute révolté des abus exercés par ceux qui détiennent le pouvoir, Platon pense ainsi établir un efficace garde-fou, en plaçant aux commandes de la cité un individu sage, épris de justice et de vérité. Car comme les sages évitent les fonctions publiques, on est sûr de l'honnêteté et du désintéressement de ces individus qui, seuls parmi des hordes de postulants, rechignent à administrer leurs concitoyens.

"La vérité c'est que l'État où le commandement est réservé à ceux qui sont le moins empressés à l'obtenir est forcément le mieux et le plus paisible, et que c'est le contraire dans l'État où les maîtres sont le contraire."

Bien sûr, une contrainte est exercée sur le philosophe pour le forcer à gouverner, mais Platon n'y voit point là d'injustice, car c'est selon lui l'occasion pour les philosophes de rendre grâce à la société qui, dès leur naissance, leur a offert le régime particulier leur permettant de devenir des hommes excellents.

"(...) La loi n'a point souci d'assurer un bonheur exceptionnel à une classe de citoyens, mais (...) cherche à réaliser le bonheur dans la cité tout entière, en unissant les citoyens soit par la persuasion, soit par la contrainte, et en les amenant à se faire part les uns aux autres des services que chaque classe est capable de rendre à la communauté; et (...), si elle s'applique à former de pareils citoyens, ce n'est pas pour les laisser tourner leur activité où il leur plaît, mais pour les faire concourir à fortifier le lien de l'État."

L'essentiel de *La République* a pour objet la description des conditions nécessaires à la formation de grands hommes, parmi lesquels sera choisi le meilleur pour en faire un roi.

Les futurs rois philosophes sont choisis d'après les "qualités nécessaires à la pleine et parfaite connaissance de l'être". Il faut donc discerner les natures philosophiques amies de la justice et de la bravoure, disposant de grandeur d'âme, de mesure, de mémoire, et d'un grand intérêt pour l'essence (le

contraire des apparences chez Platon). On ne peut douter de la justesse de ce dernier critère, qui atteste l'activité de la Raison. "Quand la vérité ouvre la marche (...), elle marche avec la pureté des mœurs et la justice, à la suite de laquelle vient à son tour la tempérance."

Mais un naturel philosophique doit recevoir instruction et éducation. L'acquis doit se conjuguer à l'inné.

"Le but de l'éducation est de produire des citoyens qui réunissent la douceur et la force, la sensibilité et le courage, l'activité intellectuelle et la force morale."

Diverses disciplines sont dès lors dégagées par Platon, qui visent à atteindre ce but. En témoigne ce discours que le narrateur tient à son interlocuteur Glaucon :

"(...) Si un jour tu avais effectivement à élever ces enfants que tu élèves et formes en imagination, tu ne souffrirais pas, qu'étrangers à la raison, (...) ils fussent les maîtres de l'État et les arbitres des suprêmes décisions. Tu leur prescriras donc de s'attacher particulièrement au genre d'éducation qui doit les rendre capables d'interroger et de répondre le plus savamment." A cet égard, "la dialectique est pour ainsi dire la faite et le couronnement des sciences, (...) il n'en est pas d'autre qu'on puisse raisonnablement placer au-dessus d'elle (...)."

La question des techniques employées n'est pas laissée de côté. La méthode d'enseignement consiste en un renforcement positif, dont les conséquences ont déjà attiré l'œil de Platon, 2500 ans avant sa conceptualisation.

"C'est dès l'enfance qu'il faut faire étudier l'arithmétique, la géométrie et toutes les sciences qui doivent précéder l'enseignement de la dialectique, et il faut donner à ces leçons une forme qui ne sente pas la contrainte. Parce que (...) l'homme libre ne doit rien apprendre en esclave; (...) les leçons qu'on fait entrer de force dans l'âme n'y demeurent pas. Ainsi donc (...), n'use pas de violence avec les enfants, fais que l'éducation soit un jeu pour eux : tu seras par là mieux à même de découvrir les dispositions naturelles de chacun."

Les philosophes qui pourront gouverner sont donc soigneusement sélectionnés sur leurs qualités innées, puis façonnés de façon à agir selon "l'idée du bien, objet de la science la plus haute".

"(...) Ce bien que toute âme poursuit et dont elle fait la fin de tous ses actes, dont elle devine l'importance sans pouvoir atteindre à la certitude et définir au juste ce qu'il est, ni s'en reposer sur une solide croyance, comme elle le fait à l'égard des autres choses, (...), ce bien si précieux" ne doit pas "rester couvert des mêmes ténèbres pour ces citoyens éminents à qui nous devons tout confier".

"Si un homme ne peut pas définir l'idée du bien, en la distinguant de toutes les autres, s'il ne peut se faire jour, comme un brave dans la mêlée, au travers de toutes les objections, en s'appliquant à fonder ses preuves, non sur ce qui paraît, mais sur ce qui est; s'il ne vient pas à bout de toutes ces difficultés par une infaillible logique, tu ne diras pas qu'un tel homme connaît le bien en soi, ni aucun autre bien, mais que, s'il saisit quelque fantôme du bien, c'est par l'opinion, non par la science qu'il le fait (...)."

La formation et l'éducation des philosophes revient à ceux qui, sûrs du poids des qualités philosophiques dans la conduite d'une vie juste et vraie, s'évertueront à enseigner la distinction de l'idée du bien, "cause universelle de tout ce qu'il y a de bien et de beau", et "qu'il faut (...) voir pour se conduire avec sagesse soit dans la vie privée, soit dans la vie publique."

"C'est (...) à nous, les fondateurs de l'État, d'obliger les hommes d'élite à se tourner vers (cette) science, à voir le bien; mais lorsque, parvenus à cette région supérieure, ils auront suffisamment contemplé le bien, gardons-nous de leur permettre de rester là-haut, (...) et de ne plus pouvoir redescendre (dans le monde sensible), ni prendre part à leurs travaux et à leurs honneurs plus ou moins estimables".

Mais quelle que soit la qualité de l'éducation, et malgré l'application rigoureuse des principes mis en honneur par Platon, celui-ci n'y voit pas de garantie absolue contre la tentation des gouverneurs d'abuser de leurs droits et de devenir des tyrans. C'est pourquoi il leur retire le droit de rien posséder en propre et les réduit au salaire nécessaire à leur subsistance.

En dehors des philosophes auxquels Platon remet le gouvernement, la cité forme des "gardiens, citoyens d'élite" qui doivent être forts et courageux, mais également assez éduqués pour protéger la constitution juste, et n'agresser illégitimement ni les habitants de la cité, ni les étrangers.

Entre eux, la communauté des femmes et des enfants a pour but de ne pas diviser l'État.

"S'ils pensent unanimement avoir le même intérêt, ils tendront tous au même but et ressentiront les mêmes impressions de peine et de plaisir, autant que cette conformité est possible."

En définitive, "l'État est juste par le fait que chacun des (...) ordres qui le composent remplit sa fonction." Car "la nature a fait les uns pour s'attacher à la philosophie et commander dans l'État, et les autres pour s'abstenir de philosopher et obéir à celui qui gouverne."

Le modèle que propose Platon est sans appel. La prospérité est conditionnée à l'observation des moyens qu'il met en avant.

"Il ne faut point s'attendre à voir ni un État, ni un gouvernement, ni même un simple individu toucher à la perfection, avant que ce petit nombre de philosophes qu'on traite, non pas de méchants, mais d'inutiles soient forcés par les circonstances à s'occuper, bon gré, mal gré, du gouvernement et l'État contraint de leur obéir".

"(...) Jamais un État ne connaîtra le bonheur, si le dessin n'en a pas été tracé par ces artistes qui travaillent sur le modèle divin."

Aussi la politique n'a-t-elle pas été le seul procédé suggéré par les utopistes, dans la recherche d'une vie heureuse.

2. L'Utopie de Thomas More

2.1 Une critique de son temps

En 1516, Thomas More, philosophe et juriste britannique, publie l'ouvrage qui donnera son nom au genre spéculatif qu'il compose.

L'écrit se compose de deux parties. Dans la première, celui qui est reconnu comme étant l'un des plus célèbres penseurs de la Renaissance, fustige les profondes injustices, ainsi que l'irresponsabilité des princes et rois d'Europe de son temps.

"Les princes ne songent qu'à la guerre. S'agit-il de conquérir de nouveaux royaumes, tout moyen leur est bon. En revanche, ils s'occupent fort peu de bien administrer les États soumis à leur domination."

Il y condamne les aberrations d'un système qui engendre et entretient souffrances, délits et mort.

Ainsi, le narrateur Raphaël Hytholday s'interroge-t-il, à propos de la condamnation à mort des voleurs en Angleterre : "Quelle légitimité couvrira la peine infligée au voleur quand c'est la misère sociale qui suscite en même temps le vol et impose le gibet ?".

Sa réponse est sans ambiguïté : "Le simple vol ne mérite pas la potence, et le plus horrible supplice n'empêche pas de voler celui qui n'a que ce moyen de ne pas mourir de faim. En ce cas, la mort est une peine injuste et inutile. En cela, la justice d'Angleterre et de bien d'autres pays ressemble à ces mauvais maîtres qui battent leurs écoliers plutôt que de les instruire."

En plus d'être injustes et inutiles, les peines excessives présentent le défaut d'être dangereuses :

"Le bel effet de cette justice implacable ! En terrifiant le voleur par l'attente du gibet, elle en fait un assassin." En effet, le vol étant passible de la même peine que le crime, le voleur a tout intérêt de se débarrasser de celui qui, le dénonçant, pourrait le conduire à la potence.

More plaide pour une meilleure administration des affaires humaines. La solution, avec le juriste More, passe par le droit. Il incombe à la société de créer et fournir les conditions à la faveur desquelles les hommes seront heureux et productifs :

"(...) Créez des institutions bienfaitantes qui préviennent le mal et l'étouffent dans son germe, au lieu de créer des supplices contre des malheureux qu'une législation absurde et barbare pousse au crime et à la mort."

A une répression brute et inutile, il propose de substituer des techniques plus efficaces inspirées des autres cultures :

“Quel est le meilleur système pénitentiaire ? (...) Je ne sache rien de comparable à ce que j’ai vu chez les Polylèrites, (où) si la loi frappe, c’est pour tuer le crime, tout en conservant l’homme”. C’est pourquoi “il ne se passe pas d’année qu’un grand nombre d’esclaves, devenus excellents sujets, ne soient réhabilités et affranchis.”

More, par la voix d’un interlocuteur de Raphaël, encourage à cet égard l’expérimentation dans les domaines juridique et social : “Nous ne sommes pas prophètes, pour savoir avant l’expérience, si la législation polylèrite convient ou non à notre pays. Toutefois, il me semble qu’après le prononcé de l’arrêt de mort, le prince pourrait ordonner un sursis, afin d’essayer ce nouveau système de répression. (...) Si l’essai produit de bons résultats, adoptons ce système.”

More poursuit sa dénonciation des rouages délétères de sa culture, au fil d’observations audacieuses et cinglantes :

“La principale cause de la misère publique, c’est le nombre excessif des nobles, frelons oisifs qui se nourrissent de la sueur et du travail d’autrui. Ce qui n’est pas moins funeste, c’est qu’ils traînent à leur suite des troupes de valets fainéants, sans état et incapables de gagner leur vie. (...) Cette foule de gens oisifs est la fléau de la paix.” More stigmatise un système injuste où les individus qui travaillent ne connaissent que la détresse, assujettis qu’ils sont à une classe trop nombreuse d’individus improductifs et oisifs, voire frivoles.

La promotion, par More, d’un système où la communauté des biens et des richesses est de mise, qui constitue la seconde partie de *L’Utopie*, semble ainsi trouver son origine dans l’écoeurement concomitant au dévoilement des aberrations découlant d’un système qui voit naître le capitalisme et l’enrichissement de quelques-uns au détriment d’une majorité laborieuse. “Mettez un frein à l’avare égoïsme des riches; ôtez leur le droit d’accaparement et de monopole”, prévient More. Car « partout où la propriété est un droit individuel, où toutes choses se mesurent par l’argent, là on ne pourra jamais organiser la justice et la prospérité sociale. ” “Ce que vous ajouterez à l’*avoir* d’un individu, vous l’ôtez à celui de son voisin.”

2.2 L’île d’Utopie

Du tableau sans fard des maux qui accablent les sociétés européennes médiévales découle donc le plan d’un système égalitaire, où la sagesse des principes et des règles en usage saurait prévenir la souffrance et garantir une sereine prospérité.

Les habitants de l’île d’Utopie doivent leur richesse et leur puissance à “cette activité d’esprit qu’ils dirigent sans cesse vers la recherche, le perfectionnement et l’application des choses utiles.” Raphaël y a d’ailleurs observé “un grand nombre de lois capables d’éclairer, de régénérer les villes, nations et royaumes de la vieille Europe.”

Les Utopiens “cherchent dans l’âme de l’homme, dans son corps et dans les objets extérieurs, ce qui peut contribuer à sa félicité. La première et la principale de leurs controverses a pour objet de déterminer la condition unique, ou les conditions diverses du bonheur de l’homme.” Cette investigation de caractère expérimental trouve ses applications dans l’aménagement d’un style de vie qui permet à chacun de jouir des plaisirs.

Cependant, “le bonheur -disent-ils- n’est pas dans toute espèce de volupté ; il est seulement dans les plaisirs bons et honnêtes.” La limite à la volupté personnelle, fin de toutes leurs actions, réside dans celle d’autrui. L’Utopien recherche le plaisir dans la limite où, ce faisant, il ne nuit pas à autrui.

Le peuple utopien maintient ses mœurs humanistes à la faveur d’une volonté sans faille de justice sociale, ainsi qu’à la conduite pragmatique dont il fait preuve dans la résolution de ses problèmes internes comme externes, puisqu’il entretient d’étroits rapports avec de nombreux pays voisins que leur infériorité technologique et financière forcent au respect. A l’intérieur même de la république, de nombreux échanges de marchandises ont lieu entre les cinquante-quatre cités construites selon le même plan défensif et pratique. “Le langage, les mœurs, les institutions, les lois y sont parfaitement identiques” : il

s'agit bien d'une République. En Utopie, on n'a pas réellement besoin des autres nations, mais ces dernières ne sont pas pour autant rejetées à priori. D'autre part, on ne cherche pas à étendre les frontières, non par impuissance, mais parce que depuis le fondateur Utopus, on préfère administrer sérieusement un territoire modeste, plutôt qu'insuffisamment un gigantesque empire. De telles mœurs permettent de tirer parti, de manière loyale, des richesses des autres cultures, et d'épargner la vie de nombreux "citoyens, qui sont pour la république d'Utopie le trésor le plus cher et le plus précieux."

Des communautés agricoles sont composées de membres qui doivent remplir deux ans de service agricole avant de pouvoir retourner à la ville. Outre l'agriculture, qui est un devoir imposé à tous, on enseigne à chacun une industrie particulière. Pour autant, "il ne faut pas croire que les Utopiens s'attellent au travail comme des bêtes de somme depuis le grand matin jusque bien avant dans la nuit. Cette vie abrutissante pour l'esprit et pour le corps serait pire que la torture et l'esclavage. Et, cependant, tel est partout ailleurs le triste sort de l'ouvrier." En Utopie, six heures de travaux matériels quotidien suffisent à faire fonctionner le pays. "Vous le comprendrez facilement, si vous réfléchissez au grand nombre de gens oisifs chez les autres nations" : nobles, domestiques et clergé.

En Utopie, "le privilège de ne pas travailler" concerne peu de monde, tels que "les jeunes gens que le peuple destine aux sciences et aux lettres sur la recommandation des prêtres et d'après les suffrages des syphograntes", les magistrats les plus proches du peuple. Pour le reste, la rotation et le juste partage des tâches les plus pénibles placent à un même niveau tous les membres qui bénéficient des mêmes droits. De telles institutions ont pour effet de préserver la vie sociale. En effet, "quel est l'homme qui désire le plus vivement une révolution ? N'est-ce pas celui dont l'existence (...) est misérable ? Quel est l'homme qui aura le plus d'audace à bouleverser l'État ? N'est-ce pas celui qui ne peut qu'y gagner, parce qu'il n'a rien à perdre ? "

Socialiste, l'Utopie applique le principe de possession commune, lequel, pour donner lieu à quelques situations cocasses - non seulement « le premier venu peut entrer dans chaque maison", mais " pour anéantir jusqu'à idée de la propriété individuelle et absolue, ils changent de maison tous les dix ans, et tirent au sort celle qui doit leur tomber en partage" - n'en constitue pas moins le principe maître de la communauté.

Cette institution permet au père de famille, sur le marché où sont apportés les différents produits du travail de toutes les familles, d'emporter "ce qu'il demande, sans qu'on exige de lui ni argent ni échange. L'abondance étant extrême en toute chose, on ne craint pas que quelqu'un demande au-delà de son besoin. En effet, pourquoi celui qui a la certitude de ne manquer jamais de vie chercherait-il à posséder plus qu'il ne lui faut ?"

Mais ce partage parfaitement équitable des biens et des richesses ne risque-t-il pas de pousser chaque individu à se reposer "de son existence sur l'industrie d'autrui ? "

Non, car "chacun, sans cesse exposé aux regards de tous, se trouve dans l'heureuse nécessité de travailler (...), suivant les lois et les coutumes du pays. La république tout entière est comme une seule et même famille." En Utopie, "chercher le bonheur sans violer les lois, est sagesse; travailler au bien général, est religion."

Pour assurer l'ordre, la loi peut parfois se montrer sévère avec les citoyens administrés par des magistrats, qui n'ignorent pas que "réunir hors le sénat et les assemblées du peuple pour délibérer sur les affaires publiques est un crime puni de mort. Ces institutions ont pour but de les empêcher de conspirer ensemble contre la liberté, d'opprimer le peuple par des lois tyranniques, et de changer la forme du gouvernement." En effet, "(...) le salut ou la perte d'un état dépend des mœurs de ceux qui en ont l'administration. Malheur au pays où l'avarice et les affections privées siègent sur le banc du magistrat ! C'en est fait de la justice, ce plus ferme ressort des États."

Au delà des traditionnelles solutions politique et juridique, nombreux ont été les auteurs à compter sur le développement des sciences pour résoudre nos problèmes. Bacon est certainement le plus illustre représentant de cette conception.

3. La Nouvelle Atlantide

Au 17^{ème} siècle, Francis Bacon, homme politique et philosophe, exalte l'horizon ouvert par les lumières de la Science, chez un sage peuple imaginaire, dont le bonheur n'a d'égal que l'importance qui est accordée à la recherche scientifique. La science est déjà considérée comme la discipline sans doute la plus en mesure de contribuer au bonheur de l'homme, en lui facilitant la vie et en le libérant des plus grandes aliénations.

Si toute utopie trouve son origine dans une déception de son auteur à l'égard de son siècle, alors, on croit pouvoir deviner les motivations à la rédaction de *La Nouvelle Atlantide*. Bacon fut un chercheur qui, conscient de l'apport de la culture chez l'espèce humaine, rêvait d'une Europe donnant la priorité au développement de la recherche scientifique. Nous ne sommes cependant qu'à La Renaissance et la technologie qui doit permettre une vie heureuse demeure strictement matérielle. Le contrôle des comportements passe par la traditionnelle solution juridique. L'insuffisance de celle-ci sera pertinemment dénoncée par la science du comportement, dont la contribution majeure au vieux rêve utopique témoignera, et de la fertilité de sa perspective, et de la vastitude de ses horizons.

4. Walden

Henry David Thoreau vécut au 19^{ème} siècle, et mena une expérience de vie solitaire dans un bois du Massachusetts, au bord de l'étang Walden. Son souci d'économie l'amena à se construire une maison de bois avec les matériaux rudimentaires et peu coûteux que lui fournirent les environs champêtres. L'atypique Thoreau assure que cinq semaines de travail comme journalier suffisent à lui procurer les nécessités de la vie, et que pour le reste, il n'a pas besoin de beaucoup manger puisqu'il a renoncé à s'aliéner à un travail quotidien et épuisant, dont le salaire vise presque tout entier à se procurer la nourriture destinée à compenser l'énergie dépensée en travaillant.

Nous touchons ici à un élément majeur des préoccupations de Thoreau, dont Skinner lui-même soulignera l'importance dans son utopie : le gaspillage. Le transcendantaliste américain trouve dans l'emploi intégral des dons de la Nature le moyen de mener une vie quasi-autarcique dépourvue de "superfluités". Son indépendance apparaît dès lors comme le résultat d'une administration satisfaisante de l'environnement matériel.

La narration de cette expérience ascétique attire l'attention, à une époque où ce à quoi renonce Thoreau attire des multitudes de pionniers, excités par les rêves de réussite que les régions inconnues ne manquent pas de susciter. Lui, il dénonce le dévoiement d'une société déjà lucrative et cupide, et se crée son espace personnel, dans un rejet des nouvelles mœurs, qui sous couvert de modernité ravalent l'homme à une condition inférieure :

"Je ne peux pas croire que notre système de fabrication soit la meilleure façon dont les hommes peuvent se procurer des vêtements. La situation des ouvriers devient chaque jour plus semblable à ce qui se passe en Angleterre ; et on ne peut s'en étonner puisque, - autant que j'ai pu l'apprendre et l'observer - le but principal n'est pas que l'humanité puisse être vêtue décentement et honnêtement, mais, sans aucun doute, que les industriels puissent s'enrichir."

Thoreau recommande de vivre simplement et modestement, et enjoint chacun à trouver sa propre voie, c'est-à-dire le mode de vie que ne manquera pas de nous faire apercevoir notre génie personnel, pour peu que l'on y prête attention :

"Si l'on écoute les suggestions constantes, même les plus discrètes, de son génie, qui sont certainement vraies, on ne sait jusqu'à quels extrêmes, à quelles folies même, il peut nous conduire; et cependant c'est là qu'est la route à suivre, à mesure qu'on devient plus décidé et plus fidèle à soi-même. L'objection ferme, aussi timide qu'elle soit, qu'un homme sain présentera, finira à la longue par avoir le dessus, contre les arguments et les coutumes de l'humanité. Aucun homme n'a suivi son génie pour se retrouver dans l'erreur."

Thoreau narre sa propre expérience mystique de son génie en un sublime passage :

“Comme je descendais la colline en courant, vers l’ouest rougeoyant avec l’arc-en-ciel par-dessus mon épaule (...), mon Bon Génie semblait me dire, - Va-t-en pêcher et chasser au loin, pendant des jours et des jours, plus loin, bien plus loin encore - et arrête-toi près des ruisseaux, et au coin de foyers nombreux, sans crainte. Lève-toi libre de soucis avant l’aube, et cherche l’aventure. (...) Pousse librement suivant ta nature, comme ces roseaux et ces fourrés qui ne seront jamais du foin anglais. (...) Que ton souci ne soit pas de gagner ta vie, mais que ce soit seulement un jeu pour toi.”

La propriété et l’argent, érigées au faite de l’échelle des valeurs, ne valent pourtant pas la peine d’y laisser sa vie : “Jouis de la terre, ne la possède pas. Par leur manque d’ambition, les hommes sont où tu les vois, à vendre et à acheter, à passer leur vie comme des serfs (...)”. “(...) Vivez libres et détachés. Que vous soyez attachés à une ferme ou dans la prison de la région ne fait qu’une petite différence.”

Thoreau, qui condamne un système où “actuellement, le travailleur n’a pas le temps d’être autre chose qu’une machine”, aspire à vivre lentement et sereinement dans la contemplation, car “les qualités les plus raffinées de notre nature, tel le velouté des fruits, ne peuvent se préserver qu’en les maniant délicatement”. Il s’agit pour l’homme sage de “se tenir à la jonction de deux éternités : le passé et le futur, exactement au moment présent.” L’adoption d’autres valeurs ne peut être que salutaire, “tant la vie des hommes est une vie insensée, comme ils le découvriront quand elle s’achèvera, s’ils ne l’ont pas fait avant.” Thoreau érige le temps de vivre en valeur suprême : “Le prix d’une chose est la quantité de ce que j’appellerai la vie qui est réclamée en échange. Si on prétend que la civilisation est une réelle évolution de la condition de l’homme (...), on doit démontrer qu’elle a produit de meilleures habitations sans qu’elles soient plus coûteuses.”

Thoreau, ayant trouvé le mode de vie qui lui convient, fustige l’uniformité de mœurs de ses contemporains :

“Les gens rentrent chez eux, le soir, sagement, venant du champ d’à côté, hantés par leurs échos familiers, et leur vie se traîne parce qu’elle ne respire sans cesse que son propre souffle; leurs ombres, matin et soir, dépassent leurs pas quotidiens”.

Il vante à l’inverse les mérites d’une existence palpitante, hors des sentiers battus. Le divorce d’avec le conformisme ambiant doit être consommé. La richesse de l’individualité doit s’exprimer.

“Il nous faudrait rentrer chez nous, après de lointaines aventures, des périls et des découvertes journalières, rapportant de nouvelles expériences et une âme nouvelle.”

“Que chacun (...) tâche d’être ce qu’il a été créé. Pourquoi se hâter si désespérément pour obtenir le succès, et dans des entreprises si désespérées? Si l’on ne marche pas du même pas que ses compagnons, peut-être est-ce parce qu’on entend battre un autre tambour. Marchons au rythme de la musique que nous entendons, quelle qu’en soit la mesure ou l’éloignement.”

Thoreau prend pourtant soin de souligner la validité toute subjective du style de vie qui est le sien, quelque grisant qu’il soit. Il ne propose pas de solution universelle, de recette miracle dont l’application rigoureuse procurerait systématiquement joie et bonheur.

“Je ne voudrais à aucun prix que personne adoptât *mon* mode de vie ; car, en dehors du fait qu’avant qu’il n’ait à peu près appris à vivre ainsi, j’aurais peut-être, moi, trouvé un autre mode pour moi-même, je souhaite qu’il existe dans ce monde des gens nombreux aussi différents que possible ; mais aussi je voudrais que chacun ait grand soin de découvrir et de poursuivre *son propre* mode de vie, au lieu de suivre celui de son père, ou de sa mère, ou de son voisin. Que le jeune homme bâtisse, plante, ou navigue, mais que rien ne l’empêche ce qu’il me dit qu’il voudrait faire.” Profitons du fait qu’il y ait “autant de voies qu’on peut tracer de rayons à partir d’un centre.”

La seule prescription incontournable réside finalement dans la frugalité, à l’instar des nombreux ascètes qui l’ont précédé. La simplification de l’environnement matériel et des contacts humains constituent une constante du style de vie érémitique. Il s’agit des techniques majeures mises en oeuvre par les mystiques de toutes les époques, “car nul ne peut être un observateur sage ou impartial de la vie humaine s’il n’a l’avantageuse position de ce que nous appellerions pauvreté volontaire.”

En effet, "la plupart des habitudes de luxe, et une grande partie de ce qu'on nomme confort dans la vie, sont non seulement des choses point du tout indispensables, mais même des obstacles véritables à l'ascension de l'humanité."

"L'humilité, comme l'obscurité, révèle la lumière céleste. (...) Si vous êtes restreints dans vos possibilités par la pauvreté, (...) vous êtes seulement limités aux expériences les plus essentielles, les plus vitales (...). C'est la vie tout contre l'os, là où elle est la meilleure. Vous vous trouvez dans l'impossibilité d'être frivole.(...) Les richesses superflues ne sont capables d'acheter que le superflu; Point besoin d'argent pour acheter ce qui est nécessaire à l'âme."

Mais à la différence des ascètes qui ont renoncé à tout plaisir dans cette vie, parfois dans l'espoir d'en être récompensés dans une vie prochaine, Thoreau n'use des apports de la civilisation qu'avec mesure, convaincu que la civilisation peut être une réelle évolution pour "les sages qui savent l'exploiter avec profit."

Si Thoreau quitte les bois après son expérience de plus de deux ans, il ne semble pas falloir voir là le constat d'échec d'un mode de vie amer et frustrant, duquel il faudrait déduire l'échec nécessaire des modes de vie alternatifs à la culture dominante.

"Je quittai les bois pour une aussi bonne raison que celle qui m'y avait attiré. Peut-être il me semblait que j'avais plusieurs autres vies à vivre, et que je n'avais plus temps à consacrer à celle-là."

"On ne peut prouver, bien sûr, que le comportement humain, dans sa totalité, est entièrement déterminé, mais cette proposition devient plus vraisemblable au fur et à mesure que les faits s'accumulent dans ce sens, et je crois que nous en sommes arrivés au point où ses implications doivent être examinées sérieusement."

B.F. Skinner, 1974.

II BEHAVIORISME ET

PLANIFICATION DES CULTURES

1. Skinner

1.1 Science et Psychologie

Skinner est un psychologue américain du vingtième siècle qui révolutionna la recherche en psychologie. Son oeuvre a consisté à développer et à appliquer les thèses de Watson, l'initiateur du béhaviorisme, mouvement pragmatique s'attachant à l'observation directe des comportements. Aussi, la valeur des résultats ainsi obtenus donna-t-elle lieu à de riches développements théoriques sous-tendus par les faits d'observation rigoureusement dégagés en laboratoire. Si l'analyse expérimentale du comportement a permis de mettre en valeur le rôle de l'environnement dans les conduites de l'intégralité des organismes vivants, et d'explicitier le modèle du conditionnement opérant ($S \rightarrow C \rightarrow R$), des extrapolations majeures ont enrichi des questions qui n'avaient jusque-là pas d'assises scientifiques systématiques. La réflexion sur le déterminisme des comportements et le libre arbitre pouvait pour la première fois bénéficier des connaissances issues d'une analyse systématique du comportement en milieu contrôlé.

Les sciences physiques, elles, à la faveur de la méthodologie scientifique qui caractérise leurs recherches, avaient pu depuis longtemps donner lieu à des abstractions ou systématisations philosophiques relatives au déterminisme physique, à mesure que se juxtaposaient de nombreuses connaissances fondamentales. Mais en psychologie, il a fallu attendre la révolution méthodologique de Watson, c'est-à-dire le parti pris de l'observation directe des comportements à l'aide des méthodes habituelles des sciences de la nature, pour que l'on puisse parler de science du comportement ou béhaviorisme, ainsi que de philosophie du béhaviorisme.

Aussi, une fois mis en exergue l'intérêt d'une manipulation des variables environnementales des comportements quels qu'ils soient, l'étape suivante consistant en la recherche de lois comportementales devient-elle possible. Enfin, l'ultime étape de l'investigation scientifique consiste au développement des technologies issues des sciences fondamentales. Du développement de la Science du Comportement est pareillement née une technologie destinée à se rendre utile dans la vie quotidienne. C'est de cette progression qu'a fleuri la conception d'un modèle de vie satisfaisant, adapté à la vie de l'homme, et issu de l'analyse scientifique de celui-ci. La planification d'une culture devient une fonction de la science du comportement, qui, ayant comme objet d'étude les affaires humaines, peut légitimement et sérieusement prétendre à cette tâche. Il s'agit de l'application des connaissances issues de la recherche pure, de la technologie issue de l'analyse expérimentale du comportement. On touche à cet égard, avec Skinner, à l'ultime étape du curriculum d'un chercheur qui, parti de l'observation et de la manipulation de variables en laboratoire, transfère en imagination, à l'échelle d'une communauté, l'application de contingences favorables à l'épanouissement des cultures.

Walden two est né. Nous sommes alors en 1945 et Skinner ne se satisfait pas d'un style de vie que l'on dit libre et digne, et pour la sauvegarde duquel tant de jeunes hommes viennent de mourir. Il ne fait ce faisant l'apologie d'aucun régime dictatorial de quelque sorte que ce soit. Condamner la démocratie telle qu'elle est aux États-Unis ne signifie pas en l'occurrence vanter la force et la violence des régimes despotiques.

1.2 Une critique des valeurs occidentales

Que reproche Skinner à notre culture occidentale, qu'une science du comportement devrait s'évertuer à corriger ? De quelle nature sont les dangers qu'il pointe du doigt et qui mettront un terme à l'espèce humaine si une science adéquate ne vient nous aider à les régler ?

Skinner énonce ses critiques, hardies et perspicaces.

Il reproche aux gouvernements tels qu'ils ont existé jusqu'à aujourd'hui, dans leur diversité, de reposer sur une conception non scientifique de l'être humain. Ce qui signifie lourdeur, quasi-immuabilité et contrainte, violence. Les idéologies dominantes du communisme et du libéralisme ont longtemps divisé le monde en blocs entre lesquels les tensions menaçaient d'acheminer l'humanité entière au déclin. Sur le modèle de la Russie soviétique, la Chine communiste gouverne d'une main de fer des individus que la doctrine régnante va jusqu'à interdire de s'exprimer sur les choses qui les concernent. Le libéralisme effréné d'une Amérique qui fait de l'argent la valeur suprême place les États-Unis en tête des systèmes cyniques, où le droit de s'enrichir aux dépens des autres membres de la communauté n'est remis en question que par une minorité d'individus. L'échec de telle idéologie politique qui interprète la réussite personnelle comme le fruit de la volonté de l'individu déterminé, comme de telle autre que la prise en compte exclusive de l'intérêt général au détriment de l'individu conduit à des violences, doit nous amener à nous demander si à la Raison et au bon sens politiques ne pourrait pas être substitué un instrument plus probant, mieux adapté à la complexité des questions sociales.

Maintenant que la psychologie est devenue science, nul doute pour Skinner qu'elle peut légitimement prétendre à un rôle majeur et quotidien dans l'administration des affaires humaines. Une fonction majeure l'attend logiquement, aussi importante et bénéfique que celle jouée par les applications issues des autres disciplines scientifiques. L'accès de la psychologie à l'investigation scientifique a de fait ouvert la voie au contrôle et à un nouveau type, prometteur, de recherches. Notre mode de vie non seulement peut, mais doit s'en servir. Car des dangers immenses nous menacent, qui appellent les solutions d'une autre science que celles qui sont parfois à leur origine.

Des gouvernements, Skinner fustige la violence, et la manipulation des contrôles aversifs et exploitants, au détriment de l'efficacité et du bonheur des membres de la culture. Plus subversif encore, *Walden Two* (1948) constitue le premier jet d'une pensée qui se développera dans *Par delà la liberté et la dignité* (1971), et qui remet fondamentalement en cause deux grands principes sur lesquels reposent les démocraties modernes : la liberté et la dignité.

Nul doute pour le professeur américain de Harvard, que la littérature de la liberté a eu le mérite de contribuer à l'affranchissement de contrôles sociaux par trop aversifs. Les prémisses de l'émancipation sociale participent du contrôle de l'environnement, que l'on doit "à certains mécanismes comportementaux caractéristiques de l'organisme humain, dont l'effet principal est d'éviter ou de fuir les aspects dits aversifs de l'environnement" (Skinner, 1971).

Mais, paradoxalement, le vice de la littérature de la liberté est, à terme, de mener à l'esclavage. En effet, en stigmatisant tout contrôle comme aversif, c'est la vie elle-même qu'elle condamne. L'analyse expérimentale du comportement a en effet montré qu'il est impossible, pour quelque organisme que ce soit, de vivre indépendamment de l'environnement qui le conditionne. On peut certes déplorer ce type de relation dont on ne peut s'exclure, et regretter de ne pas être pur esprit mais, pratiquement, l'on a rien à gagner à nier ce phénomène naturel. Une fois établi que l'organisme se trouve dans une relation de dépendance nécessaire à l'environnement, on peut en revanche de façon plus profitable rechercher expérimentalement les modes de contrôle les moins aversifs, illustrant de cette façon le célèbre aphorisme de Bacon : "Pour soumettre la Nature, il faut lui obéir." "La littérature de la liberté, quant à elle, n'est pas préparée pour (cette) prochaine étape, qui n'est pas de libérer l'homme du contrôle, mais d'analyser, pour les modifier, les types de contrôle auxquels il est exposé" (Skinner, 1971). Ainsi n'est-ce pas la liberté elle-même que Skinner rejette, mais une conception de celle-ci qui barre la route aux apports de la culture.

En effet, "tout contrôle est réciproque, et l'interaction entre contrôle et contre-contrôle est essentielle pour l'évolution de la culture". "Le refus d'exercer les contrôles possibles sous prétexte que tout contrôle est mauvais revient à empêcher des formes éventuellement importantes de contre-contrôle. (...) La préférence pour des méthodes qui dissimulent le contrôle a condamné ceux qui sont en mesure

d'exercer un contre-contrôle constructif à n'utiliser que des techniques faibles. Ceci pourrait bien être une mutation culturelle létale" (Skinner, 1971). A *Walden Two*, les contingences, intentionnellement planifiées et librement communiquées, permettent en retour un contre-contrôle optimum, à la faveur de techniques elles aussi délibérément planifiées. Des contingences qui soumettent le comportement des gouvernants aux conséquences de leurs décisions chez les gouvernés, permettent à cet égard une prévention efficace des risques d'abus de contrôle. "La responsabilité politique n'est pas une vertu, elle est dans l'agencement adéquat des relations entre gouvernants et gouvernés" (Richelle, 1977). Le contre-pouvoir à *Walden Two* consiste, entre autres choses, en une limitation de la durée de l'exercice de la fonction de planificateur, en une renonciation à des "contingences spéciales" pour les organisateurs (tous les membres sont tenus d'exercer leur lot de travaux physiques quotidiens), et en une impossibilité de retirer des avantages personnels (on ne peut en effet s'y enrichir personnellement puisque l'argent et la propriété privée n'ont pas cours).

Mais un efficace prise en main de nos vies devra passer par la remise en question de notre présumée liberté.

La critique de la dignité comme sous-bassement de la culture occidentale est également des plus vigoureuses. La littérature de la dignité n'a de cesse de dénoncer les apports scientifiques et technologiques de la culture qui, en facilitant la vie de l'être humain, volent à celui-ci le mérite des actions difficiles. Dans le domaine du comportement, également, "elle s'insurge contre une analyse fondamentale qui propose une nouvelle explication des comportements que l'individu voyait jadis portés à son crédit. Ainsi, elle barre la route à la poursuite du progrès humain."(Skinner, 1971). Comme on peut le voir, la critique de la dignité par Skinner n'a jamais consisté en une remise en question des formidables compétences de l'être humain, qu'elle ravalerait au rang des rats ou des pigeons.

Les Occidentaux auront raison, dans les années 1960, de rejeter les modes de contrôle malsains, aversifs et exploitants, mais l'inéluctabilité du contrôle n'a pas échappé pas à l'œil scientifique de Skinner. C'est pourquoi il enjoigna régulièrement ses contemporains, non à rechercher une chimérique liberté absolue, mais à agencer adéquatement l'environnement, pour parvenir à des contrôles positifs qui emplissent les Hommes des *sentiments de liberté et de dignité*.

Mais Skinner gêne et fait grand bruit. La hardiesse et la nouveauté de ses idées stimulent les blâmes outrés de beaucoup de ses contemporains, plus velléitaires que pragmatiques dans leur aspiration à un monde juste et moral. Les mirages de la liberté et de la dignité s'affolent dans les têtes scandalisées de nombreux intellectuels, que le luxe et le confort de leur vie ne pressent sans doute pas, au delà de leurs réactions émotionnelles, à une remise en question impartiale de mythes qui bloquent toute possibilité d'action dans le réel. Ou peut-être est-ce par trop difficile de reconnaître des évidences trop longtemps voilées par des conceptions mentalistes, au point de rendre très difficile un changement de perspective, et compréhensible un pressant conformisme intellectuel.

Le mentalisme désigne l'usage des théories pré-scientifiques du comportement, consistant à invoquer des entités mentales abstraites pour expliquer les comportements. Ces entités abstraites peuvent être très nombreuses, car inférées *ad hoc* des conduites dont il s'agit d'expliquer l'origine. Les pulsions sexuelles, de contrôle, de mort sont ainsi traditionnellement invoquées par la psychanalyse pour satisfaire au principe de causalité. Dans la même veine, l'instinct est construit pour tenter d'expliquer un ensemble de conduites spécifiques. Skinner reproche à ce type d'explications, non leur statut mental, mais leur caractère faussement explicatif qui coupe court à toute analyse fonctionnelle de l'organisme en interaction avec son milieu.

Aussi Skinner, pas dupe, sut-il déjouer les impasses et les erreurs méthodologiques des psychologies mentalistes. L'aura dont bénéficient certaines théories et le charme mystérieux que leur confère leur complexité nébuleuse, n'en font pas pour autant la validité scientifique. La science se doit d'expliquer un maximum de phénomènes avec un minimum de concepts, et la non-observation de cette règle est à la source de bien des railleries dont sont victimes les théories traditionnelles du comportement, et qui émanent des spécialistes des autres sciences de la nature. Le concept de contingences de renforcement, qui décrit l'ensemble des interrelations qu'entretiennent une situation, un comportement, et ses

conséquences, en extériorisant les variables dont dépendent les comportements, permet de satisfaire à ce critère.

1.3 Une critique de la démocratie

Reposant sur les deux principes de liberté et de dignité dont la validité s'amenuise à mesure que progresse l'analyse scientifique, la culture américaine, à l'instar de toutes les démocraties telles qu'elles ont été exercées jusqu'à aujourd'hui, adopte des conduites de contrôle éculées que Skinner condamne vigoureusement.

En premier lieu, les gouvernements utilisent les procédures punitives, c'est-à-dire la violence, pour parvenir à leurs fins. "C'est la technique évidente lorsque celui qui est fort physiquement contrôle le faible" (Skinner, 1948). La force et la menace d'utilisation de la force sont les principes de contrôle essentiels des gouvernements, mais "un gouvernement ne peut jamais créer un peuple libre" avec ces méthodes. Au contraire, *Walden Two* est libre parce qu'il n'est pas fait "usage de la force ou de la menace de l'utilisation de la force. Toutes les parties de notre recherche, assure Frazier - le créateur imaginaire de *Walden Two* -, de la direction de la pouponnière jusqu'à la direction psychologique de nos membres adultes, sont dirigées vers cette fin - exploiter toutes les alternatives du contrôle persuasif" (Skinner, 1948).

La démocratie, qui se définit comme le gouvernement par le peuple, ou en accord avec la volonté du peuple, ne réunit pas les conditions propres à une administration efficace des affaires humaines. Le vote, par exemple, permet d'invoquer le choix des électeurs pour expliquer qu'aucun changement social substantiel n'ait été réalisé. Or, "les gens sont-ils des gouvernants compétents ? Non. Et ils deviennent de moins en moins compétents (...) à mesure que la science du gouvernement avance. (...) Une fois que l'on a acquis une technologie comportementale, nous ne pouvons pas laisser le contrôle du comportement aux incompetents. (...) Les moyens à mettre en oeuvre pour obtenir ce qu'ils veulent (...) est un problème de spécialiste.

"La pratique actuelle de la démocratie est de voter, non pas pour un état de la situation, mais pour un homme qui prétend être capable d'atteindre cet état." Elle est caractéristique des sociétés pré-scientifiques où l'on compte sur la sagesse du leader "pour gouverner de façon juste. C'est la seule solution possible lorsque le gouvernement reste un art." Et même si l'on faisait demain appel à des experts, ils ne sauraient être élus par le peuple, car "les gens ne sont pas en position d'évaluer des experts" (Skinner, 1948).

L'Histoire a certes montré les qualités de la démocratie, par rapport à d'autres systèmes qui se sont révélés inadaptés à la survie. "Nous l'avons vue survivre à des conflits avec le modèle despotique durant la seconde Guerre Mondiale. Les démocrates (...) peuvent engager le support d'autres gens, qui ont moins à craindre d'eux que d'une élite agressive. Ils peuvent disposer de la meilleure main d'œuvre à long terme, car tout le monde a un enjeu dans la victoire (...). Les despotes n'ont pas pu convertir les gens qu'ils ont conquis, alors même qu'ils prétendaient être une race supérieure. Tout principe qui semblait renforcer la structure gouvernementale de fascisme lorsque la guerre a commencé s'est finalement révélé comme étant une faiblesse" (Skinner, 1948).

Mais maintenant que les bases d'une science du comportement ont été posées, nous savons quel chemin suivre pour développer une ingénierie culturelle qui surpasse les précédentes manières, pré-scientifiques, de résoudre les problèmes sociaux.

"Quand une science du comportement a été atteinte, il n'y a pas d'alternative à une société planifiée. Nous ne pouvons pas laisser l'humanité à un contrôle accidentel ou biaisé," une fois mis en évidence le fait que "ce n'est pas la planification qui contrevient à la liberté, mais la planification qui utilise la force" (Skinner, 1948). Renoncer aux voies que nous ouvrent les progrès fulgurants de la science du comportement revient à se résigner à l'impéritie et à l'insouciance. Frazier dénonce à cet égard un despotisme de l'ignorance et de la négligence, agrémenté d'un despotisme de la majorité, révélateur d'une société mal agencée. "Il y a rarement des questions qui n'aient été décidées d'une façon du tout ou rien. Un planificateur prudent peut obtenir un compromis qui sera relativement satisfaisant pour tout le

monde. Mais dans une démocratie, la majorité résout le problème pour sa satisfaction, et la minorité peut aller au diable". C'est en ce sens que Frazier blâme le "despotisme de la démocratie."

2. Les solutions behavioristes

Le modèle de société proposé dans le roman utopique *Walden Two* n'est pas le produit frivole ou purement spéculatif d'un romancier contemplatif, ou d'un illuminé sujet aux révélations. Certes, il comporte une part d'intuitions, mais, nous l'avons vu, il est surtout l'aboutissement d'une pensée qui s'est développée autour du recueil rigoureux de nombreuses données fondamentales et théoriques. C'est cette base qui confère un caractère particulièrement sérieux à *Walden Two*, et explique l'attention avec laquelle nous l'abordons. Cette même base scientifique le distingue des autres écrits utopiques. Pour la première fois avec *Walden Two*, un modèle de société est proposé, qui repose sur une connaissance scientifique du comportement humain.

2.1 Les procédures de contrôle

La mise en évidence de la nature et des effets des contingences de renforcement a avantageusement propulsé la psychologie dans une sphère d'action et de contrôle délibéré et systématique. Elle représente une découverte majeure dont les conséquences peuvent être mises en parallèle avec l'évincement de l'alchimie par la chimie. (Skinner, 1950) Elle permet de modifier le monde, et par voie de conséquence, de changer le comportement des hommes. Et si "jamais les rêves d'un monde meilleur n'avaient soulevé les tempêtes que soulève *Walden Two*, c'est peut-être parce que, "pour la première fois, le rêve doit être pris au sérieux." (Skinner, 1969)

Alors qu'habituellement, les hommes "définissent un monde meilleur simplement tel qu'ils le désirent, mais (...) ne songent pas à la manière dont ils peuvent l'obtenir", le modèle de vie décrit dans *Walden Two* s'attache en effet à une description détaillée de contingences jamais définitives, toujours sujettes à modification dans le sens d'un amendement. *Walden Two*, assurément, ne constitue ni un système définitif, ni un ensemble de dogmes révélés qu'il faudrait suivre à la lettre. (Le caractère systématique de l'expérimentation en moins, il faut reconnaître que *L'Utopie* de Thomas More se distingue des autres utopies classiques par l'effort à s'engager dans la description circonstanciée des contingences en vigueur.) Il représente en revanche un stimulant du plus grand intérêt pour le planificateur de culture à la recherche de nouvelles solutions susceptibles de résoudre les problèmes sociaux (Richelle, 1998).

Le style de vie décrit dans *Walden Two* est fondé, dans son fonctionnement, sur l'emploi exclusif du renforcement positif. Ce terme technique désigne l'affermissement de comportements, à la faveur de l'émission subséquente de stimulus appétitifs.

Il s'oppose aux procédures de punition qui consistent à réduire la fréquence d'apparition de comportements par présentation de stimulus aversifs, par ajournement de stimulus aversifs ou par ajournement de stimulus appétitifs. Skinner identifie les procédures positives comme étant les procédures les plus utilisées par les cultures pour contrôler les comportements des individus qui les composent. Aussi n'est-il que d'observer la persistance des mêmes problèmes dans l'ensemble des cultures, pour saisir l'échec de ces procédures, dont l'inefficacité n'a d'égal que l'évidence avec laquelle elles se présentent à l'individu qui souhaite contrôler les comportements qui le gênent. En effet, "même la nature a été dupée. 'Instinctivement', nous punissons une personne qui ne se comporte pas comme nous le voulons" (Skinner, 1948).

Certes, la pérennité et l'universalité du contrôle aversif semble pouvoir s'expliquer par ses effets immédiats. La présence du policier contrôle efficacement les délits routiers que seraient susceptibles de commettre des automobilistes qui se savent non surveillés. Pourtant, cette institution crée, en plus des comportements souhaités, des effets perturbateurs au niveau des émotions et sentiments, sous-produits négatifs du comportement auxquels une culture a intérêt à substituer des sentiments positifs, à la faveur d'un contrôle adéquat, d'un agencement favorable de contingences. La présence du policier étant

régulièrement associée à la répression, la vue du policier entraîne son lot de troubles du type angoisse ou anxiété. D'autre part, la procédure perd ses effets de contrôle en dehors de la présence des policiers.

De fait, "si c'est en notre pouvoir de créer une des situations qu'une personne apprécie, ou d'enlever toute situation qu'il n'apprécie pas, nous pouvons contrôler son comportement. (...) L'ancienne école a fait l'erreur stupéfiante (...) qu'en enlevant une situation qu'une personne apprécie pour en établir une qu'il n'aime pas - en d'autres mots, en le punissant - il était possible de réduire la probabilité qu'il se comporte encore de la même manière.

Les procédures de renforcement positif permettent en revanche des contrôles du comportement à long terme, et donnent lieu de surcroît à des sous-produits émotionnels positifs du type sentiment de liberté. Or, "(...) ce qui émerge à ce niveau critique de l'évolution de la société, c'est une technologie comportementale et culturelle basée sur le seul renforcement positif" (Skinner, 1948).

Walden Two doit le bonheur et les compétences de ses membres à la mise en application générale de cette procédure comportementale, dans un environnement social qui, délaissant la compétition, a opté pour la coopération. Une société qui repose sur la compétition laisse au bord de la route de nombreux individus. Dans une société qui soutient un darwinisme cynique en matière sociale, la misère attend l'individu qui n'a pas su s'adapter (Prieto, 1989) pendant qu'à la faveur de contingences heureuses, d'autres s'enrichissent plus que de raison. Or, "lorsqu'un homme obtient une place au soleil, d'autres sont placés dans une ombre plus épaisse. Du point de vue du groupe entier, il n'y a pas de gain" (Skinner, 1948). Quel est en effet l'avenir d'une culture où les membres, contrôlés par la peur de la pauvreté et de la déchéance, n'ont d'yeux que pour leur réussite personnelle, et un désintéret total pour les autres membres, que la joie ou la souffrance ne touchent pas ? Les maux de l'individualisme ne sont pourtant pas si inéluctables qu'il faille s'y résigner. Pour que les individus soient intéressés par leur culture dans son ensemble, pour que la fraternité caractérise leurs rapports, des contingences peuvent être posées de telle manière que l'avenir de sa culture ait un intérêt pour l'individu.

Walden Two illustre les modalités de contrôle alternatives à la faveur desquelles un groupe travaille à l'efficacité, à la réussite et au bien être de chacun de ses membres.

2.2 L'idéologie behavioriste à l'épreuve de la réalité. Pour une expérimentation in vivo.

La science du comportement promet une amélioration de la qualité de notre vie, et ce, à la faveur d'un agencement adéquat des contingences qui définissent la culture. "Sommes-nous tout à fait sûrs de cela ? Peut-être pas, pondère un Skinner soucieux d'objectivité scientifique, mais *Walden Two* peut nous aider à en être sûrs. Même comme une partie d'un projet plus grand, une communauté peut servir d'expérience pilote. La question est simplement de savoir si ça marche (...). Lorsque c'est le cas, nous pouvons développer notre compréhension du comportement humain à la vitesse optimum. C'est là que réside probablement notre meilleure chance de répondre aux questions vraiment importantes que le monde affronte actuellement."

La valeur heuristique d'une communauté expérimentale de type *Walden Two* constitue un argument cardinal dans la promotion par Skinner de l'expérimentation in vivo. Aussi l'analogie avec l'application des autres techniques est-elle invoquée, lorsque l'argument de non-significativité des expériences de petite échelle est asséné. *Walden Two*, dans cette optique, est "comme une expérience pilote. Les industries n'investissent pas dans des projets importants tant qu'elles n'ont pas essayé une nouvelle méthode à une échelle plus restreinte. Si nous voulons trouver comment les gens peuvent vivre ensemble sans se quereller, produire les biens dont ils ont besoin sans travailler trop dur, élever et éduquer leurs enfants plus efficacement, laissez-nous commencer avec des éléments de taille gérable avant de nous tourner vers des problèmes de taille plus importante" (Skinner, 1948). Il convient dans un premier temps de mettre "à l'épreuve certains principes sur une échelle limitée afin d'éviter les risques et les inconvénients de dimensions trop grandes" (Skinner, 1969).

On retrouve chez Karl Popper (1945) une semblable argumentation, à l'appui de l'expérimentation, de "l'application des méthodes scientifiques aux problèmes de réforme de la société" : "La méthode (...) préconisée est très voisine de celle qui est utilisée dans l'industrie, où les modifications sont faites

graduellement, à la suite de multiples essais, de séries d'échecs et de réussites, grâce auxquels l'expérience nécessaire à l'établissement de vastes programmes, allant de la fabrication de l'outillage à la production de l'objet fini, sera progressivement acquise. Il est bien rare qu'un nouveau moteur soit construit à partir de simples plans, si bien conçus soient-ils, sans qu'un prototype ait d'abord été mis à l'épreuve et amélioré petit à petit."

Skinner ne considère pas son questionnement relatif aux utopies comme une affaire secondaire, d'ordre essentiellement intellectuel et théorique, dont la portée, en raison de la complexité des affaires sociales, serait limitée à l'interprétation contemplative du monde, au détriment de la contribution pratique. Aussi rappelle-t-il, à l'appui de la méthode sociale qu'il préconise, que "le choix est entre la science ou rien" (Skinner, 1971). "Soit nous ne faisons rien et acceptons un futur probablement catastrophique qui entraînera notre chute, soit nous utilisons nos connaissances du comportement humain pour créer un environnement social dans lequel nous pourrions mener une vie productive et créative (...). On ne peut pas faire l'économie d'une révision complète de la culture" (Skinner, 1948). Pour rendre possible une véritable science du comportement, il est nécessaire d'étudier dans une culture vivante sous contrôle expérimental.

"Ces choses ne sont pas pour le laboratoire, assure Frazier. Ce ne sont pas des questions académiques. (...). Elles concernent nos vies ! Nous ne pouvons les étudier que dans (...) un monde réel ; ni notre laboratoire ni aucune fondation ne peuvent en acheter une tranche."

La certitude que "l'analyse expérimentale doit donner lieu à une synthèse expérimentale du comportement", anime également les responsables de la planification culturelle à l'échelle d'un pays entier, dans *Walden Tres* (Ardila, 1979). Soutenant ce rêve de spécialiste du comportement, Charles Powell soutenait "qu'il était possible de dépasser les limites de l'analyse expérimentale, sans diminuer la rigueur ni tomber dans les spéculations", la limite ultime résidant dans le contrôle de l'environnement global (Ardila, op. cit).

De sa visite de la communauté, le narrateur de *Walden Two* sort sonné, mais les yeux décollés. Il analyse désormais d'un regard plus critique la société dont il est issu, à la lumière du discours développé par le subversif et novateur Frazier.

Lui, l'enseignant, se rend maintenant compte "que les éducateurs, eux-mêmes, ne pouvaient pas sauver la situation. Les causes étaient plus profondes, trop éloignées. Elles impliquaient la structure entière de la société. Ce qui était nécessaire, c'était une nouvelle conception de l'homme (...). Quelque chose de moindre qu'une révision complète de la culture ne suffirait pas."

Voilà qui donne le ton. La résolution des problèmes qui nuisent à l'humanité implique des changements massifs auxquels les habituels colmatages et expédients ne peuvent prétendre. La démocratie, qui présente certes des qualités, ne constitue sans doute pas "notre seul espoir" (Popper, 1944) et doit peut-être laisser le pas à une "nouvelle ère" (Ardila, 1979) à la fois humaine et expérimentale. Dans ce sens, l'idée se développe chez les chercheurs soucieux de la validité des Sciences Sociales, que les cultures pouvant "être améliorées grâce à la critique rationnelle", il conviendrait d'accroître l'application des méthodes scientifiques aux problèmes de réforme de la société" (Popper, op. cit).

Mais à la différence de Skinner, l'application de la méthodologie scientifique dans le champ des affaires sociales doit s'effectuer selon Popper au sein d'un "système d'interventions limitées", qui lui paraît "fondé en méthode". En effet, "presque personne n'est capable de juger d'un projet de transformation globale de la société, de savoir s'il est applicable, s'il en résulterait de véritables progrès et quelles souffrances il entraînerait. En revanche, les projets de transformation par interventions successives et limitées sont d'une appréciation relativement facile, puisqu'ils ne portent que sur une question ou une institution à la fois (...)."

L'attitude, certes prudente de Popper, n'en est pas moins insuffisante à modifier réellement et en profondeur des situations créées par des contingences injustifiables fermement défendues par ceux qu'elles avantagent. Et l'emploi de la méthode expérimentale dans la manipulation des phénomènes sociaux requise par les deux auteurs, ne diverge finalement que quant à l'étendue du champ d'application qu'ils leur concèdent. La critique de Popper ne concerne pas les idéaux mis en avant par les utopistes ; tous décrivent un style de vie qui répond à maintes conceptions classiques du bonheur - l'ensemble des

hommes étant sensible à un ensemble commun de renforçateurs. Il querelle en revanche la "stratégie utopiste, qui consiste à transformer totalement la société par des mesures radicales dont les conséquences ne peuvent être évaluées, parce que nous n'avons pas une connaissance suffisante des phénomènes sociaux." Or, c'est conscient de la complexité des phénomènes sociaux que Skinner plaide pour un contrôle à expérimenter à l'échelle de communautés de quelques centaines de personnes, lesquelles, de dimensions volontairement modestes, sont plus susceptibles de révéler les conditions nécessaires au déploiement des répertoires de comportements que l'on vise. Alors qui, des behavioristes ou de certains de leurs lecteurs, fait preuve de simplisme, quand une lecture attentive fait apparaître la prise en compte du fait que "la prédiction en Sciences Sociales est très douteuse" (Skinner, 1948) et que "les phénomènes sociaux sont très complexes et dépendent d'innombrables variables difficiles à contrôler" (Ardila, 1979) ?

Et si Skinner pas moins que Popper aspire à une "société ouverte contrôlée par la raison", c'est-à-dire, à une société qui soit l'objet d'application de la méthodologie scientifique, et modifiable expérimentalement (Popper, op. cit), les deux auteurs divergent définitivement quant aux conceptions corollaires au "recours à la raison" dans la modification des lois et des institutions. Si pour le célèbre épistémologue autrichien, cela implique que nous reconnaissons l'existence d'une responsabilité rationnelle et personnelle (op. cit; p.142), la notion de contingences de renforcement nous permet, plus rigoureusement, de voir l'expérimentation comme une conduite complexe produite dans une culture donnée, et sélectionnée ou non par ce même environnement culturel.

2.3 Le critère de survie

Mais comment se définit plus précisément la Bonne Vie que Skinner souhaite voir réalisée par un projet ? Quelle est sa version de la Bonne Vie à laquelle un agencement de contingences de renforcement favorable serait à même de conduire ?

La définition du bonheur par Skinner est résolument opérationnelle. Il rappelle, par la bouche de Frazier : "Nous savons tous ce qui est bon, jusqu'à ce que nous arrêtons de penser à cela. Par exemple, y a-t-il un doute que la santé est meilleure que la maladie ? (...) *Toutes autres choses étant égales*, nous choisissons la santé.

Deuxièmement, quelqu'un peut-il douter qu'un minimum absolu de travail déplaisant constitue une partie de la Bonne Vie ? "

La Bonne Vie implique en outre assez de temps disponible pour exercer des talents et des aptitudes, ainsi que des relations affectives riches et plaisantes.

A la suite de cette argumentation par l'exemple, Frazier conclut en ces termes : " Et c'est tout, (...) absolument tout. Je ne peux pas vous donner une justification rationnelle pour tout cela. C'est la Bonne Vie, nous le savons. C'est un fait, pas une théorie. C'est une justification expérimentale, et non pas une justification rationnelle."

Skinner assure que la science du comportement ouvre une voie digne d'intérêt quant à la réalisation d'une vie heureuse. Voilà qui est propre à exciter l'ironie des sceptiques. Quand certains reconnaissent l'intérêt du style de vie mené à *Walden Two*, mais lui reprochent son aspect planifié, en vertu d'un prétendu inégalable spontanéisme dans toutes affaires humaines, d'autres, parfois sincèrement, remettent en cause les valeurs qui sous-tendent un style de vie qui ne leur semble pas désirable. Voilà un argument qui semblerait au prime abord révéler le tendon d'Achille de l'idéologie skinnérienne. Tant s'en faut.

Skinner (1969) précise en premier lieu que "nous aimons un style de vie dans la mesure où nous en sommes renforcés."

Or, "que cela nous plaise ou non, la survie est la valeur par laquelle nous serons jugés." Skinner fait en effet de la survie de la culture humaine le critère décisif de sa valeur. Comme le signale Richelle (1971), grand commentateur des oeuvres de Skinner, "sa philosophie est, à cet égard, celle d'un biologiste matérialiste."

Il en découle qu'il s'agit de trouver "des formes de compromis, où les buts propres à la collectivité seraient réalisés à travers des comportements individuels positivement renforcés" (Richelle, 1971).

Tout scientifique qu'il est, Skinner reconnaît que l'on ne peut pas justifier rationnellement le critère choisi pour juger une culture. L'on peut toujours afficher un mépris négligent quant à l'avenir des cultures, et de l'humanité que compose l'ensemble des cultures. "En effet, il n'y a aucune bonne raison (de se soucier de l'avenir de la culture à laquelle on appartient), mais si votre culture ne vous a pas persuadé qu'il y en a, tant pis pour elle", remarque Skinner.

A l'opposé, "une culture bien agencée est un ensemble de contingences de renforcement tel que les membres de cette culture agissent de façon à la préserver, à la faire survivre aux situations critiques, et à la modifier dans le sens d'une possibilité sans cesse accrue de se perpétuer" (Skinner, 1969).

Mais comment parvenir à cet état, à ce point d'équilibre, où les individus, en menant un style de vie qui les rend heureux, affermissent en même temps les chances de survie de leur culture ? N'a-t-on pas si souvent vu comme inconciliables l'intérêt de l'individu et celui de la société ? La société ne violente-t-elle pas systématiquement l'individu, en contenant les comportements qui la desservent ?

Il faut savoir que les contingences qui servent la culture en contrôlant la productivité, la créativité et le bonheur peuvent très bien devoir faire l'objet d'une programmation, sans laquelle il ne serait pas possible de parvenir aux comportements optimums auxquels on aspire. Un renforcement programmé consiste en une distribution agencée de contingences tel qu'elle amène progressivement à un contrôle de comportements complexes. On peut comprendre qu'un étranger exposé de but en blanc aux contingences terminales qui caractérisent une culture "puisse ne pas les aimer, ou n'être pas capable d'imaginer seulement qu'il puisse en venir à les aimer" (Skinner, 1969).

En effet le problème n'est-il pas "d'élaborer un mode de vie qu'apprécieraient les hommes *tels qu'ils sont maintenant*, mais qu'apprécieront les hommes qui y vivront." N'oublions pas que "c'est à ses effets sur la nature humaine - sur le patrimoine génétique de l'espèce - qu'il faut évaluer tout environnement, physique ou social." L'individu qui développe des répertoires de comportements étendus à la faveur d'un environnement qui met à profit les processus comportementaux de base, gagne autant que sa culture, par contraste avec une culture du laissez-faire, où les mêmes processus comportementaux de base sont à l'origine de comportements généralisés, représentés comme étant renforçants en soi - consommation d'alcool et de drogues, conduites à risques, jeux d'argent. Dans la première, l'individu heureux sert sa culture en même temps qu'il développe de manière optimale ses potentialités, alors que dans la seconde, l'individu nuit à lui-même en même temps que sa culture s'achemine vers sa perte.

Le jeu des contingences sait être nuancé. Si le mécanisme sélectif du conditionnement opérant est simple, il n'en est pas moins à l'œuvre dans les comportements les plus complexes, parmi lesquels on compte les comportements culturels. La compréhension des effets des différents programmes de renforcement ouvre la voie à une culture contrôlée par les conséquences à long terme, et assurant le bonheur optimum de ses membres. La culture qui, la première, mettra à profit les principes dégagés par l'analyse expérimentale du comportement, pourrait bien être celle qui apportera la plus grande contribution à la culture de l'avenir.

Conclusion

La littérature fournit de nombreuses utopies proposant l'accès à une vie communautaire heureuse, à la faveur de techniques inadéquates. La mise en exergue de la notion de contingences de renforcement au vingtième siècle permet l'accès de l'étude du comportement au champ des disciplines scientifiques. La spécificité de son objet d'étude confère à la psychologie, plus qu'à toute autre science, la légitimité de son intérêt pour l'élaboration d'un style de vie en rapport avec ce que l'analyse scientifique révèle de l'Homme. La perspective d'une science appliquée au comportement humain permet depuis Skinner de renoncer, et à la conception fataliste d'une nature humaine pernicieuse, et à une aussi impuissante qu'inconditionnelle vision optimiste de l'avenir de l'Homme, au profit de la recherche et du contrôle des

variables dont dépend le comportement. Le projet visant à attribuer à la psychologie la tâche d'administrer au mieux les affaires humaines implique pourtant au préalable une remise en question fondamentale des notions de liberté et de mérite incompatibles avec une science du comportement qui continue de subir les foudres d'une infructueuse mais tenace conception anthropocentrée de l'être humain. L'avenir conditionnel de l'espèce humaine dépendra de sa résolution à développer une ingénierie comportementale et culturelle qui s'affranchisse des conceptions pré-scientifiques de l'être humain dans son rapport au monde. Mais ceux qui détiennent le pouvoir ne semblent pas s'acheminer dans ce sens, eux que Skinner suspecte d'entretenir délibérément le mythe de l'homme autonome libre et responsable, pour occulter des contrôles abusifs d'autant plus puissants qu'ils "exploitent les lois du comportement sous le manteau de la liberté" (Richelle, 1993).

BIBLIOGRAPHIE

- ARDILA, R. (1979) *Walden tres*. Ediciones CEAC, Barcelona.
- BACON, F. (1627) *La Nouvelle Atlantide*. GF-Flamarion, Paris.
- MORE, T. (1515) *L'Utopie*. 1997, La Dispute.
- PLATON. (4ème siècle avant J.C) *La République*.1988, Folio Essais.
- POPPER, K. (1945) *La société ouverte et ses ennemis*. Editions du Seuil, Paris.
- PRIETO, J.L. (1989) *La utopía skinneriana*. Biblioteca Mondadori.
- RICHELLE, M. (1977) *B.F. Skinner ou le péril béhavioriste*. Pierre Mardaga, Bruxelles.
- RICHELLE, M. (1993) *Du nouveau sur l'esprit ?* Paris : P.U.F.
- RICHELLE, M. (1998) *Walden Two is fifty*. In J.C. LESLIE & D. BLACKMAN, *Experimental and Applied Analysis of Human Behavior*.
- SKINNER, B.F. (1948) *Walden two*. New York : Macmillan.
- SKINNER, B.F. (1953) *Science and human behavior*. New York : The Macmillan Company.
- SKINNER, B.F. (1971) *Beyond Freedom and Dignity*. New York : A.A. Knopf. [(1972) *Par-delà la liberté et la dignité*. Paris : Robert Laffont.]

SKINNER, B.F. (1974) *About behaviorism*. New York : A.A. Knopf. [(1979) Pour une science du comportement : le béhaviorisme. Paris : Delachaux et Niestlé].

THOREAU, H.D. (1854) *Walden ou la vie dans les bois*. Aubier, Editions Montaigne, Paris.